

## DE LA PEUR A L'ANGOISSE

La peur est une notion si commune qu'elle peut être éprouvée par chacun de nous. Elle est si proche de notre intime, de ce qui fait de nous un être de chair, qu'un individu sans aucune peur serait perçu par ses proches, ses subordonnés ou ses sujets comme un robot inhumain, comme un automate.

Jusqu'à la fin du XIXème siècle, la peur était rattachée à des faits réels. Le mot *peur* est transmis presque tel quel depuis le Haut Moyen-Âge. Le mot latin est *pavor*. Le verbe *pavire* signifie battre la terre pour l'aplanir. Pavor est le nom propre d'une déesse qui suscite l'épouvante et l'effroi. Elle jette à terre, terrasse, met sur le *pavement*. La peur est ainsi extérieure au corps. On dit avoir peur d'un objet ou d'un acte porteur de peur, menaçant de jeter à terre la personne, de la terrasser.

Ce n'est qu'avec Kierkegaard, puis Freud, que le fond d'angoisse qui enracine la peur dans le corps a été différencié. Angoisse vient du latin *angustia* qui veut dire défilé étroit, et de là resserrement de la gorge, du ventre, des tripes. Le passage du mot peur à angoisse rend maintenant mieux compte que le fond de la peur est une *réaction viscérale* : la peur au ventre. Elle vient de l'intime du sujet, ce qui explique la différence de réaction entre les individus et paradoxalement la possibilité de la contagion collective, la panique, par identification entre les humains. Avoir les boules, dit-on très familièrement, indique que la peur viscérale est bien la peur de la castration et donc la peur de la mort.

La réaction, suscitée dans le corps par une situation inattendue ou sur laquelle est projetée une mise en péril, nous met en continuité avec le monde animal. L'animal est dit effrayé : son effroi se traduit par une *réaction motrice* de fuite. Chez les humains, on constatera des réactions de défense plus élaborées. Nous évitons la situation et/ou nous nous protégeons par la puissance imaginaire accordée à un objet, érigé en fétiche protecteur, par un rituel défensif, devenu de ce fait une religion personnelle, ou par la présence protectrice demandée à une personne de l'entourage ou son substitut symbolique tel que le « doudou », l'objet transitionnel.

Le sens de sa peur est spécifique pour chacun. Le noyau de peur a une signification présente dans la conscience mais son aveu est souvent réprimé. Il a aussi un sens inconscient qui ne peut être retrouvé que par le travail psychanalytique.

La psychiatrie, qui ne s'intéresse ni au sens et à la raison pour laquelle chaque personne a éventuellement créé sa phobie, a fait une liste de 150 peurs typiques, caractérisées chacune par un nom qui la spécifie, par un comportement d'évitement particulier et par des manœuvres de rassurance souvent dissimulées.

Les psychologues comportementalistes ont suivi la même démarche en repérant le pouvoir de l'auto-suggestion et de la répétition de la situation pour l'atténuation de l'intensité de l'affect. La mise en jeu de la protection rassurante concourt au même but.

&&&&&

## **L'angoisse chez St Augustin et dans la philosophie scolastique**

Historiquement, l'expérience subjective de l'angoisse commence par la *stupor*<sup>1</sup> qui saisit Saint Augustin lorsqu'il prend conscience qu'il est pour lui-même une grande question et non un ensemble de solutions qu'il n'aurait qu'à assumer en les faisant siennes. C'est pourquoi il écrit : « Je ne puis concevoir intégralement ce que je suis. L'esprit est donc trop étroit pour se contenir lui-même ? [...] C'est sur moi-même que je m'épuise. Je suis devenu pour moi-même une terre de difficulté et de sueurs accablantes. » Dans l'angoisse, dans la *stupor*, l'homme éprouve qu'il est à lui-même ce qu'il y a de plus proche et de plus lointain, puisqu'il se reconnaît incapable de répondre aux questions qui le tourmentent : d'où viens-je ? qui suis-je ? où vais-je ?

Toutes ces interrogations se ramènent finalement à cette question : qu'est-ce qui fait l'être de *cet être-là* que je suis ? C'est pourquoi l'angoisse est le douloureux privilège de l'homme. Pour St Augustin, elle est peur du vide, peur du non-sens. Sa démarche féconde, soutenue par l'angoisse, retrouve son questionnement d'enfant. Porté par l'attention aimante de sa mère, Sainte Monique, le jeune enfant ouvre les yeux sur le monde et ose le questionner. Le regard infantile sur soi que Saint Augustin retrouve dans *Confessions* en fait un précurseur de l'introspection.

Saint Thomas d'Aquin situe l'angoisse, et donc son angoisse, du côté de l'impuissance du désir humain à connaître la plénitude de Dieu. Cette insatisfaction exaspère le désir jusqu'à l'angoisse de l'impuissance même. On entend parfaitement que sous ces termes apparaît réprimée

---

<sup>1</sup> Confession Livre X Chap. 8

l'insatisfaction d'un amour sexuel. Dieu est ainsi mis dans la perspective de la femme inaccessible qui inspire la peur et la distance. Saint Thomas, fils d'aristocrates, était imprégné des idées de l'amour courtois de son époque et de son milieu social.

### **L'angoisse de Descartes et de Pascal**

René Descartes cherche lui aussi un fondement dans sa peur d'exister. Suis-je un automate? N'y a-t-il que des systèmes? Il éprouve une crise d'angoisse intense, de plusieurs jours. Il ne parvient à la faire cesser qu'en affirmant qu'il y a de la pensée, une pensée qui n'est pas un automaton. C'est le *cogito*, le **Je** pense et le Je pense *librement*, il y a donc un **Je**. René Descartes est donc libre. Depuis ce point d'appui qui interrompt son vertige, il peut penser *Je* et donc penser un Dieu qui ne peut être malveillant puisqu'il le fait penser. Le problème de Descartes ce n'est pas de savoir, c'est de trouver par soi-même, de s'éprouver trouvant par soi-même. C'est de centrer sa vie sur la trouvaille. C'est cela, vivre vraiment. A partir de cette expérience, il lui est désormais possible de construire un ordre du monde, une compréhension du monde. L'invention décisive de Descartes dans les mathématiques est la géométrie algébrique dite cartésienne. Elle est la conséquence de cette remise en ordre du monde depuis cette crise d'angoisse.

Blaise Pascal fait une expérience d'angoisse comparable à la *stupor* de St Augustin quand il écrit que les espaces infinis l'effraient. Il résout cette angoisse par l'hypothèse du fameux pari, construction intellectuelle féconde puisqu'elle ouvre, sur un mode embryonnaire certes, sur la future théorie des jeux et sur la conception de la théorie des probabilités. En effet, il

applique à ce pari existentiel la solution du *problème des parties* : quelle sera la répartition des gains potentiels de chacun si un joueur se retire du jeu en cours de partie ? La mise est alors perdue. Quelle est la perte pour le sujet quand c'est le sens même de sa vie qui est en jeu ? Quelle est la place du sujet dans cette partie ?

Ces deux exemples montrent qu'une crise d'angoisse peut être féconde. Le sujet en sort transformé. Le coup de foudre, la conversion, l'invention en sont l'issue positive. Pour surmonter la crise existentielle, le sujet a poussé sa compréhension de lui-même et du monde aux limites du rationnel. Il a ainsi été poussé à inventer.

### **L'angoisse existentielle de Kierkegaard**

L'angoisse est si présente en nous que nous pouvons la faire affleurer par la pensée sur la mort, ou sur la maladie et les raisons d'exister, et par la méditation sur le sexe. Engagé dans une telle réflexion, Spinoza avait construit le concept d'affect pour décrire ce qu'il éprouvait dans une telle démarche. Deux siècles plus tard, Søren Kierkegaard élargit le champ de la peur en s'appuyant sur le mot angoisse dont il précise qu'elle est un affect.

Philosophe existentialiste et théologien danois, Kierkegaard a construit toute son œuvre sur l'approche de l'angoisse comme expérience vitale. Cette angoisse provoquée et recherchée soutient sa réflexion morale. Elle ouvre sur les questions au fronton de nos journées. Parmi ses nombreuses œuvres, je citerai *Du concept d'angoisse*, 1844 et le *Traité du désespoir*, 1849. Pour lui, le sentiment d'angoisse naît de la liberté d'un choix possible. L'angoisse existentielle qu'il théorise est construite sur le modèle de l'angoisse de la névrose obsessionnelle qui n'a été isolée par Freud qu'un

demi-siècle plus tard. Pour Kierkegaard, elle est un phénomène normal, inhérent à la liberté qui marque la condition de l'homme dans sa liberté de choix. Il est le premier à avoir opposé le concept d'angoisse à la peur de quelque chose et à l'avoir relié au péché originel, c'est à dire à la question du sexe pour l'humain. L'angoisse n'est donc pas la peur, car celle-ci est toujours motivée par un être, un objet ou un événement dont nous redoutons l'hostilité et qui sont situés dans le monde alors que l'angoisse ouvre sur le monde intérieur. Pris dans un « *ou bien ...ou bien* », il ne peut se décider mais parvient à théoriser la production de ce qui l'inhibe, la forme d'angoisse que nous qualifions aujourd'hui d'angoisse obsessionnelle, liée à l'évanescence de son désir pour l'autre et en particulier pour la femme.

La réflexion inaugurale de Kierkegaard a été très féconde. Tout un courant psychologique à la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle en est né. La psychologie existentielle avec Jaspers, Heidegger, Sartre s'origine de ses travaux, dans le domaine de l'existentialisme chrétien il faut citer Blondel, Maritain.

Heidegger donne à l'angoisse une importance considérable puisqu'il dit qu'elle est notre disposition fondamentale qui nous ouvre à ce que nous sommes et ce que nous sommes un Être-là, un *Da-sein*, jeté au monde pour y mourir.

### **L'invention de la psychanalyse**

Toute l'œuvre de Freud concerne l'angoisse qu'elle soit individuelle ou collective. La psychanalyse prend donc la question de la peur par un autre biais, celui de l'angoisse, et par le sens de cette construction défensive pour le sujet. Pour elle, la peur est l'expression de l'angoisse dont le psychisme se

protège par plusieurs mécanismes, en particulier ceux de la névrose. L'angoisse est un signal, signal que les défenses psychiques inconscientes sont mises en péril, *les mots manquent alors au sujet* qui il éprouve de l'angoisse dans ce vide de mots. Elle s'exprime dans un mouvement de décharge émotionnelle qui ne peut la différencier de la jouissance et témoigne de la distance entre le désir du sujet et l'objet désiré.

La construction de Freud se soutient par une double démarche : d'une part, il identifie l'angoisse dans la clinique de ses patients et d'autre part il réfléchit frontalement à l'angoisse existentielle, dans la vie quotidienne d'une personne et dans une société donnée.

Dès les origines de la psychanalyse, Freud est confronté à l'angoisse. Son angoisse personnelle qu'il exprime dans ses lettres à son ami Fliess, mais aussi l'angoisse qu'il retrouve en écoutant ses patientes. Il éprouve dans l'intensité de ce qu'il découvre un vacillement qui l'oblige à se confier. Cette obligation psychique de dire à un autre bienveillant, Freud la nomme transfert.

Pour se dégager de l'angoisse que ses patientes lui communiquent dans le transfert, Freud doit faire un immense effort d'écriture qu'il soutiendra toute sa vie. Il lui apparaît très tôt que l'angoisse est un affect qui, dans la névrose, ne peut disparaître. Quand l'angoisse est déplacée dans un impossible choix entre deux idées, le sujet est enfermé dans le doute. Freud nomme cette situation typique *angoisse obsessionnelle*. Il la différencie de la projection anxieuse sur un objet, devenu l'objet phobique, ou sur une partie du corps, *l'hystérie de conversion*, projection inconsciente sur le corps.

Ainsi dans la phobie, l'angoisse est projetée sur un objet qui devient à la fois familier et indescriptible. Si cet objet est très proche et présent dans la vie quotidienne, la vie devient un enfer car les attitudes d'évitement deviennent difficiles et la vie quotidienne est envahie par la peur. Ainsi la peur du gaz dans une cuisine ou la peur de sortir dans la rue dans la crainte de chuter amènent la personne à limiter son périmètre de vie. On peut multiplier à l'infini ce type d'exemple où l'on constate que la personne s'aliène pour ne pas éprouver l'angoisse d'une attaque de panique.

### **L'effet de l'angoisse sur le tiers**

L'angoisse pathologique est donc celle que rencontrent ceux qui sont en présence de la maladie mentale. La nécessité d'une formation spécifique, est indispensable pour s'en approcher, non pas pour la traiter, mais pour la repérer, la délimiter et s'en différencier. Dans la rencontre inattendue entre un prochain plein de sollicitude et de bienveillance et un sujet pris par l'angoisse de la névrose ou de la psychose, se déploie une fascination dangereuse. En effet, l'angoisse exerce une séduction, voire même une emprise fascinante, sur toute personne bienveillante. La sollicitude pour l'autre et le désir de le sauver de l'emprise de ses démons font tomber les défenses protectrices d'un sujet habitué à sa vie réglée, familiale ou professionnelle. Ses protections chutent dans la fascination qui émane de celui qui souffre mentalement. Les symptômes de sa souffrance psychique peuvent entraîner la personne bienveillante dans une proximité excessive. Si cette souffrance trouve un écho ou une résonance dans la vie personnelle de la personne bienveillante, elle peut s'engager à aller au delà de ses repères. Cette aspiration, voire même jusqu'à la fusion va nuire aux deux. C'est bien la raison d'être d'une formation sur une longue durée pour



parvenir à faire entendre que la difficulté de la relation avec les malades mentaux se construit dans le paradoxe de s'ouvrir pour écouter et de savoir se protéger pour se différencier.

### **La peur dans une névrose**

La peur dans une névrose peut paraître absurde, c'est à dire ne trouver son sens que par une logique interne. Un psychanalyste, Fr. Perrier en donnait un exemple clinique, il y a longtemps. Un prêtre éprouve une crise d'angoisse car il ne peut retrouver son parapluie. Il y a une disproportion entre la chose banale d'égarer un objet familier et la crise de panique qui se déclenche. Le travail de l'analyste a été de remarquer que ce parapluie n'est pas une protection contre la pluie mais contre le *Ciel*, pris dans le sens métonymique de Dieu et de la culpabilité face à Dieu. Sans cette protection d'un « para-Ciel », ce prêtre est mis à nu dans sa culpabilité et livré à une crise d'angoisse, faute de protection salvatrice. Il est sûr que la socialisation de cette angoisse par le recours à une personne rassurante, un tiers protecteur, pourrait déplacer cette angoisse sur la vie et non pas par la rassurance dérisoire d'un parapluie. Seul son analyste aurait pu dire si une telle prothèse aurait évité l'expression massive de son angoisse sur le mode de la peur panique.

On appellera contra-phobiques les moyens inventés par la personne phobique, ici le parapluie, pour déplacer l'angoisse vers des situations qui rendent l'angoisse supportable et n'entravent pas la vie sociale. En effet, l'angoisse est un affect normal chez toute personne. C'est l'absence d'affect qui est anormale.

### **Unheimlich, l'inquiétant**

## STAGE TRAVERSES ILE-DE-FRANCE

16 AVRIL 2015

### EXPOSE DU DR ALAIN DENIAU

Le passage de la peur à l'angoisse est bien développé dans l'article de Freud *Unheimlich, L'inquiétant ou L'inquiétante étrangeté* selon l'ancienne traduction. Ce mot est en effet difficile à traduire. Il contient des sens opposés qui apparaissent immédiatement en allemand : à la fois, il indique l'idée de ce qui n'est pas familier *Un-*, mais aussi de ce qui est secret *-heim*. Il nous renvoie l'image d'un hameau dont les maisons seraient familières pour les habitants mais hostiles et peu compréhensibles pour des étrangers.

Freud commence son article par une réflexion sur le vécu et sur la langue. Les phénoménologues tels que Heidegger et Sartre suivront cette démarche pour centrer l'être au monde, le *Da-sein*, sur l'angoisse d'exister.

Pour illustrer cette transformation de la réalité d'une situation connue et appréciée en une situation qui devient étrange et inquiétante, Freud s'appuie sur une nouvelle de E.T.A. Hoffman *L'homme au Sable* adaptée ensuite par Léo Delibes. C'est le ballet *Coppélia*. La réalité familière échappe, devient de moins en moins compréhensible car celui qui l'observe y met un sens qui la transforme : le jeune étudiant Nathanaël s'éprend de l'ombre d'Olympia, l'automate inventée par Coppélius et son professeur de physique Spalanzani. Il la voit vivante. Il l'observe de loin grâce à une longue-vue vendue par l'opticien G. Coppola. Il croit voir ce qu'il espère.

Dans l'élan amoureux et la culpabilité de cette observation, l'irruption de l'angoisse provoque alors une fusion entre le nom de G.Coppola et celui de Coppélius, un vieil avocat alchimiste qu'il rend responsable de la mort de son père dans son enfance. Cette fusion des noms est le signe d'un effondrement du Symbolique, c'est à dire d'une irruption dans la psychose. Le Symbolique, c'est à dire la tenue de la langue pour un humain qui est un

être dans la parole, le protège de l'expansion dès lors sans frein de l'Imaginaire. La folie est cette expansion de l'Imaginaire qui n'est plus soumis à la Loi du langage, au cadre du Symbolique. L'expansion délirante invente une langue propre.

L'angoisse de Nathanaël fait revenir ses souvenirs d'enfance effrayants et étranges. La mort accidentelle de son père dans une expérience d'alchimie a fixé ses sensations et ses perceptions infantiles. Devenu adulte, il a besoin de construire une réalité dans laquelle la vie dans l'amour d'Olympia lui ferait oublier l'horreur de cette mort. Il veut croire qu'une nouvelle vie va advenir grâce à Olympia.

Freud montre ainsi comment une angoisse expansive fixe le désir jusqu'à modifier la réalité. Nathanaël malgré la pression de ses proches ne peut renoncer à sa croyance qui le remplit de bonheur.

Certaines personnes confrontées à des questions existentielles parviennent à soutenir leur questionnement et à en supporter l'angoisse. Leur désir de savoir permet le maintien de cette ouverture aux autres, alors que le pauvre Nathanaël se ferme aux autres et en meurt.

### **La peur du temps**

La superstition est une autre manière de se soumettre à une croyance. Elle arrête la démarche d'ouverture aux autres parce qu'elle pose avec certitude qu'il y a une inscription, un signe qu'il convient de déchiffrer pour conduire sa vie. Le souhait de trouver du sens dans les choses pousse à croire qu'il y a un sens caché même dans l'aléatoire. Ce sens caché est ressenti comme une adresse personnelle dont la transgression suscite la résurgence de l'angoisse masquée. La croyance individuelle qui en résulte exige d'être

partagée avec d'autres superstitieux pour effacer les traces d'angoisse et de doute que la fragilité de cette croyance pourrait laisser sourdre. Ce qui était dépourvu de sens devient une exigence déterminante pour le superstitieux puisqu'elle lui sert à masquer l'angoisse et son éventuelle émergence.

Comme pour Sören Kirkegaard, elle se constitue autour d'un *ou ... ou* source d'angoisse dont l'enfant s'est sorti quand il a rencontré un signe qui apaise son dilemme. La superstition se constitue sur un tel fond d'angoisse. Elle devient une religion individuelle faites de bribes de sens, mal unies en une croyance dérisoire.

### **La peur de l'autre**

Le nourrisson ne se dirige pas spontanément vers celui qu'il ne connaît pas. Il faut la présence et la parole encourageante de ses proches, de ses familiers pour qu'il puisse regarder et écouter l'inconnu qui vient près de lui. La répétition de ces situations familiarise l'enfant avec l'inconnu, avec l'étranger.

Le désir de ses proches fait tomber la peur spontanée qui s'était inscrite dès la prime enfance. Le rôle de l'éducation est de favoriser la curiosité, l'intérêt pour le nouveau chez l'enfant. La société a aussi cette responsabilité de lever, par la culture, l'attitude de réserve, de retrait qui persiste comme trace chez l'adulte. Cette peur résiduelle de l'autre n'est pas raciste mais elle est le terreau où le racisme va se développer. Dans la violence qu'exprime un raciste, on entend qu'il y met non pas la peur mais la haine de l'autre. Elle repose sur l'impossibilité de nommer la cause réelle de la haine. Aucun des arguments développés ne justifie la violence haineuse et meurtrière qu'il peut mettre en œuvre. Les Nazis ont pu dire, qu'au-delà de l'idéologie,

le seul reproche qu'ils pouvaient faire aux Juifs était d'être, d'être eux-mêmes, c'est dire Juifs.

Le raciste projette sa peur de l'autre en un rejet qui refoule le processus d'identité et de différence, c'est à dire le questionnement sur soi. Il rejette l'autre car il ne peut avoir la même humanité dans une identité différente. Il veut que l'autre soit identique à lui-même. La peur qu'il communique a un effet de contagion auprès des autres puisqu'elle s'appuie sur un temps infantile de la formation de l'humain. Ce temps d'hostilité à l'autre a été très bien décrit par Saint Augustin dans les pages célèbres des *Confessions*, au chapitre Les enfances, *Enfance n'est pas innocence*.

### **Le besoin de croire**

L'angoisse éprouvée dans la petite enfance construit aussi des réactions phobiques. L'enfant est alors dit peureux. Ses parents, ses proches le savent et le protègent des situations qui l'angoissent. La répétition de ces situations peut concourir à une forme d'enfermement dans le statut d'enfant timide, émotif pour qui on fait les choses à sa place. La construction de défenses phobiques est authentifiée pour lui par le comportement des grandes personnes qui légitiment ses craintes, ses appréhensions et ses évitements.

Mais les peurs infantiles peuvent aussi s'organiser au niveau des idées, plus tardivement que pour l'âge des réactions phobique. La peur des espaces infinis qui effrayent Pascal quand elle est partagée par une communauté, par une société, exige pour trouver la sérénité la nécessité de se construire des croyances communes. Le mythe d'origine qui fonde l'identité commune et des rituels sociaux exprimés dans des démarches publiques construit

cette cohésion qui réprime la peur et l'angoisse. L'astrologie, les religions, les rituels politiques sont les différentes expressions de cette nécessité. Ils apaisent l'angoisse. La peur masquée réapparaît si un doute ou une défaillance du processus social s'impose aux acteurs sociaux. Les mouvements sociaux millénaristes qui ont poussé des milliers d'hommes et de femmes sur les routes ou dans des affrontements violents témoignent de ces paniques collectives par levée des protections sociales contre l'angoisse.

De même quand des circonstances dramatiques produisent l'effondrement des idéaux d'un peuple, l'angoisse qui en émerge se focalise sur l'attente d'un homme providentiel ou sur une idole. On voit ainsi le côté salvateur d'un dictateur idolâtré qui ensuite, pour maintenir son emprise, doit avoir recours à la terreur institutionnelle. Pour saisir ce règne de la peur sur un peuple, il faut lire de Hans Fallada *Seul dans Berlin*<sup>2</sup> et le Journal de Victor Klemperer *Mes soldats de papier et Je veux témoigner jusqu'au bout*<sup>3</sup>.

On peut comprendre comme une attaque collective de panique l'épisode biblique du veau d'or. Moïse s'attarde sur le Sinaï. Le peuple hébreu se sent abandonné. Dans l'angoisse d'avoir perdu son chef, sa figure d'identification, le peuple perd ses repères et sa croyance en Moïse pour adopter les signes de la croyance des autres peuples. Il se construit une idole, il se crée un fétiche pour se croire protégé. Fétiche protecteur comme l'est l'objet transitionnel pour l'enfant.

### **L'irreprésentable au cœur de l'inconscient**

---

<sup>2</sup> Hans Fallada, *Seul dans Berlin, (Jeder stirbt für sich allein)*, Denoël, 2014

<sup>3</sup> Victor Klemperer, *Journal 1933-1941 & 1942-1945*, Seuil, 2000

La peur est mauvaise conseillère, dit-on, car elle pousse à agir pour se sortir de l'insupportable de l'angoisse. De ne pouvoir nommer le cœur de l'angoisse, il faut tenter de nommer les bords de l'angoisse.

La source de l'insupportable de l'angoisse vient de l'impossibilité pour l'être humain de nommer tout. Quelque chose échappe à la nomination. L'inconscient ne peut pas tout se représenter. Freud l'avait noté dès *L'interprétation des rêves* et les *Études sur l'hystérie*. C'est ce que Bossuet dit dans son *Oraison sur la mort* : « Cette jeune princesse, qui laissait entrevoir de grandes espérances, n'est plus qu'un cadavre, non, pas même un cadavre, mais un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. »

On peut aussi prendre un exemple de ce vide structurant dans les nombres : les hommes savent compter depuis longtemps, pourtant quelque chose leur échappait les empêchant d'utiliser pleinement leur connaissance des nombres. C'est à partir de l'invention du zéro que l'algèbre a pu se développer.

De même dans le psychisme, une logique s'est constituée à partir de ce point d'irreprésentable. Soit on l'accepte et l'angoisse inscrite au cœur de l'inconscient en devient une manifestation. Il nous faut alors tenter de faire avec ce point où convergent la mort et le sexe. Cet effort de toute une vie fait de nous des humains. Soit au contraire on recouvre cet œil du typhon en nous, où l'homme sent que son destin l'entraîne, en le nommant Nature, selon la démarche de Spinoza, ou Dieu. Il est alors nécessaire de reconnaître l'existence de cette aspiration qui souffle la destinée humaine. L'angoisse est alors la limite du sujet dans ce qu'il peut connaître.

Pour finir, je voudrais évoquer un tableau de Pietro Della Vecchia de 1670 représentant la conversion de Saint François de Borgia. Il est saisissant parce qu'il résume mon propos. Le marquis de Borgia doit accompagner de Tolède à Grenade l'Impératrice Isabelle, décédée à 36 ans, où doivent être célébrées ses obsèques solennelles. A l'ouverture publique du cercueil, chacun est saisi d'horreur par la réalité du cadavre pourrissant et la puanteur de la décomposition. Le marquis de Borgia ne pouvait imaginer la réalité de la mort. Dans les jours qui suivent, il fait un vœu qui exprime, à la manière de Pascal, son refus du manque : « Je ne veux désormais obéir qu'à quelqu'un qui ne manquera jamais. » Ce vœu le conduira quelques années plus tard à ne plus être vice-roi de Catalogne et à entrer chez les Jésuites. Il en deviendra le 3ème Général.

Ce vide de représentation, au cœur de l'inconscient est comme les trous noirs des galaxies. Il structure notre psychisme autour de la mort et du sexuel. Ce vide effrayant au centre de l'humain y construit une limite qui produit l'angoisse et donc la peur.

C'est comme si le but de la *psyche* était de se protéger contre l'incandescence de ce qui n'a pas de mots pour être articulé aux autres mots. Nous pouvons bien sûr décrire la mort et le sexe des autres mais c'est insupportable quand il s'agit de nous ou de nos proches : nous avons besoin de croire pour nous en remettre, comme dit Descartes, à un système qui pense l'horreur à notre place.

Un tel déplacement évacue l'horreur de la peur individuelle. L'impératif pour un sujet est donc de se lier à un autre, d'avoir auprès de lui un attachement, d'échapper ainsi à la solitude sans mots où se loge la peur.



Avec un autre, la peur peut être réprimée, avec un collectif aimant et fraternel, la peur peut être refoulée. Le lien microsocial doit être enrichi et renouvelé. C'est un signe de bonne santé psychique. Chacun a à la fois peur de l'autre et besoin de l'autre. Besoin d'un autre pour trouver auprès de lui l'image de soi, mais surtout par besoin de parler, de parler à d'autres humains, parce que nous sommes des êtres dans la parole, dans la langue, dans l'altérité du langage.

### **La peur surmontée par la pulsion de vie.**

Pour faire tenir les humains ensemble, la peur de l'inconnu doit être surmontée. C'est le passage de la horde primitive au lien civilisationnel. La peur originare qui poussait la horde primitive des humains à s'agglomérer l'un contre l'autre, contre tous les autres, dans la peur a fait place à l'institution de rituels funéraires et sociaux qui ouvrent la place psychique à l'art, indice d'une peur surmontée.

L'anthropologie nous apprend que la première manifestation de l'humanisation est le respect des morts dans les rites funéraires. Le lien social qui relie les uns aux autres dans une communauté de destin montre que la peur de la mort individuelle alors est dépassée. L'angoisse de la mort a fait inventer des rites et des croyances qui socialisent les individus. Ensemble, ils peuvent parler de la mort.

L'isolement sous l'emprise de la peur est un enfer, l'enfer de la solitude dans l'angoisse<sup>4</sup>. Mais la pulsion de vie pousse collectivement à sa répression en construisant un lien à l'autre tel que celui qui a fait advenir le

---

<sup>4</sup> Alain Deniau, *L'enfer, l'inexistence des autres*, in *Che vuoi ? Les Enfers*, n°41, 2014, la rumeur libre

**STAGE TRAVERSES ILE-DE-FRANCE**

**16 AVRIL 2015**

**EXPOSE DU DR ALAIN DENIAU**

jeune être de parole qu'est le petit de l'homme. Sous la pression de la pulsion de vie réprimant la tendance à l'isolement, de l'un à l'autre, se construit une société, une microsociété d'abord, puis par extension une société au sens usuel. La société est à la fois la peur individuelle surmontée et ce qui permet de tenir les peurs archaïques à distance. Reste l'angoisse ...

Alain DENIAU

16 avril 2015